

The Pianist
Une fleur dans la boue
Le Pianiste, Royaume-Uni/France/Pologne 2002, 148 minutes

Simon Beaulieu

Number 224, March–April 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59203ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, S. (2003). Review of [The Pianist : une fleur dans la boue / *Le Pianiste*, Royaume-Uni/France/Pologne 2002, 148 minutes]. *Séquences*, (224), 48–48.



Un humanisme courageux

THE PIANIST

Une fleur dans la boue

Un autre film sur l'holocauste ! N'a-t-on pas fait le tour de la question trente fois déjà ? N'a-t-on pas ressassé les mêmes démons, décortiqué les mêmes faits et titillé les mêmes émotions suffisamment ? À quoi bon replonger dans les atrocités déjà citées et revisités à n'en plus finir ? Dans quel but ? Y a-t-il une leçon que nous n'ayons pas encore tirée depuis ? Certains parleront d'exorcisme du passé, d'autres de l'importance de se rappeler, afin que la bêtise reste loin derrière, pour que ça n'arrive plus, et les raisons sont toutes rassemblées sous la bannière *sensibiliser pour prévenir*. Le drame est indéniable et troublant et l'horreur insupportable certes, mais à force de *surmédiatisation* et de surinformation le spectateur ne risque-t-il pas justement de devenir insensible à cette souffrance, lassé dans la surcharge et la répétition entre les témoignages chocs et la surdose d'images vues et revues jusqu'à l'indifférence ?

On parle de l'œuvre d'une vie pour Polanski. Palme d'or lors du dernier Festival de Cannes, son *Pianiste* atterrit en Amérique avec les attentes des grands films. On suit l'errance d'un jeune pianiste juif et virtuose dans une Pologne déchirée et timorée sous l'occupation allemande. À défaut de dénombrer les morts ou encore de suivre les monstruosité, qu'on a peine à regarder, dans les chambres à gaz et les fours crématoires, Polanski centre son récit sur la survie, sur l'espoir, sachant doser l'indignation tout en jouant à fond la carte du mélodrame. Mais il y a particularité dans le regard. On s'attarde à un survivant dans les millions d'exécutés. On regarde du côté de ce qui reste, plutôt que de ce qui a été enlevé : dans la solidarité des Polonais qui travaillent dans les ghettos, dans le cri de dignité d'une petite rébellion contre l'armée allemande, mais surtout dans ce pianiste qui s'accroche désespérément à sa fuite comme à une arme parce que rester en vie dans ces circonstances demeure la seule façon de se défendre, de

riposter. On sent le cœur et la poussée viscérale derrière toute l'entreprise, comme un souffle douloureux et essentiel. L'humanisme est ici courageux et ferait pousser une fleur dans la boue. Polanski touche à ce qui échappe aux statistiques, à ces élans de vie irrésistibles que l'on retrouve à petites doses dans les ruines et surtout dans la musique du pianiste Szpilman.

On ne sera donc pas surpris d'entendre celui-ci s'exclamer quand on lui demandera ce qu'il fera après la guerre : « Je vais rejouer du piano à la radio polonaise ». Il revient à ce qu'il est profondément et simplement, à ce qu'il était avant que la musique, que sa musique ne

soit interrompue. Une fois dépossédé de tout, humilié, jeté sans famille ni nourriture dans l'exil et la guerre, il reste toujours ce pianiste, ce virtuose, prêt à reprendre le fil, accroché à cet élan qui l'habite, à cette persistance qui l'a porté durant toutes ces années à fuir et qui prend forme dans cette musique qui sait si bien exalter la vie en lui. Cette musique lui permettra d'ailleurs de sauver sa peau quand un officier allemand découvrira la maison où il se terre. « Je suis pianiste », dit-il quand l'officier l'interroge sur son identité. À titre de preuve, celui-ci lui demande de jouer. Dans une scène aux allures surréalistes, le pianiste s'active et bouleverse par sa performance. L'Allemand découvre ainsi dans la force et l'intensité de cette musique tout ce que le Polonais a pu vivre durant ces années. À chaque note, le pianiste chante et pleure sa souffrance. C'est le génie étouffé, la vitalité tue qui éclatent. Il crache pour l'Histoire et pour sa vie qu'il attend de reprendre. C'est l'humanité qui s'incarne dans cette rencontre mais surtout dans cette musique, dans le pouvoir unificateur et universel qu'elle possède et qui dépasse la politique, la religion, la hiérarchie et la race.

Polanski montre bien des images déjà vues et jongle avec des émotions bien connues, mais il sait transcender son sujet. Plus qu'un film sur la guerre, il offre le portrait d'un homme et d'une vie forcée à l'intermission et à la perte. Cela sent la philosophie existentialiste avec ces paysages dévastés et l'errance dans l'absurdité de la guerre — cette vie qui continue à vivre sans rien d'autre, seule.

Simon Beaulieu

Le Pianiste

Royaume-Uni/France/Pologne 2002, 148 minutes — Réal. : Roman Polanski — Scén. : Ronald Harwood, Wladyslaw Szpilman — Photo. : Pawel Edelman — Mont. : Hervé De Luze — Mus. : Wojciech Kilar — Déc. : Allan Starski — Cost. : Anna Sheppard — Int. : Adrien Brody (Wladyslaw Szpilman), Emilia Fox (Dorota), Michal Zebrowski (Jurek), Ed Stoppard (Henryk), Thomas Kretschmann, (le capitaine Wilm Hosenfeld) — Prod. : Alain Sarde, Robert Benmussa — Dist. : TVA.